

Date de soumission : 25/06/2020 Date d'acceptation : 30/06/ 2020 Date de publication : 30/06/2020

COMPTE-RENDU D'OUVRAGE

BONN Charles. *Littérature algérienne. Itinéraire d'un lecteur*. Entretiens avec Amel MAAFA. Postface de Naget KHADDA. El Kalima Editions 2019. 263 pages.

BONN Charles. *Littérature algérienne. Itinéraire d'un lecteur*. Interviews with Amel MAAFA. Afterword by Naget KHADDA. El Kalima Editions 2019. 263 pages.

Abdelkrim BENSELIM
Benslim2012.abdelkrim@gmail.com
Centre universitaire Ain-Témouchent / Algérie

Résumé : Il s'agit d'un ouvrage-témoignage sur le parcours intellectuel et académique de Charles Bonn. On y trouve aussi des réminiscences d'ordre « intimiste » mais aussi et surtout des développements nouveaux, en matière d'approches théoriques du texte algérien de langue française.

Mots-clés : Charles Bonn, Amel Maafa, littérature algérienne de langue française, nouvelle critique, littéarité, comparatisme

Abstract : This is a testimonial work on the intellectual and academic career of Charles Bonn. One finds there also reminiscences of "intimate" order but also and especially new developments, as regards theoretical approaches of the Algerian text of French language.

Keywords: Charles Bonn, Amel Maafa, Algerian French-language literature, new criticism, literality, comparatism



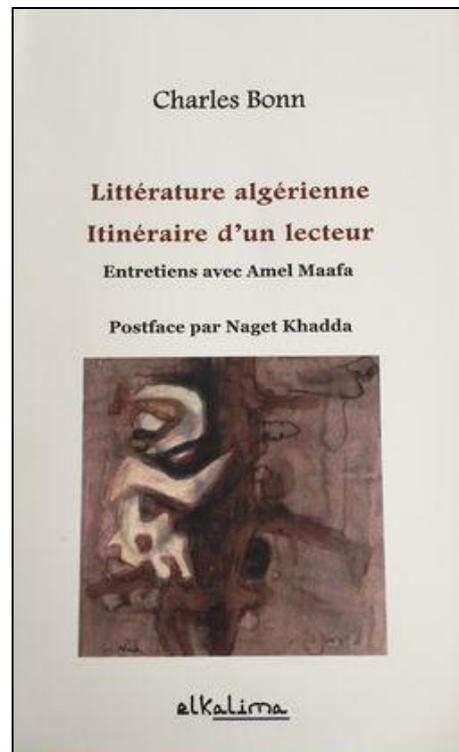
 édité par la maison d'édition El Kalima, *Littérature algérienne. Itinéraire d'un lecteur. Entretiens avec Amel Maafa* est un ouvrage-témoignage qui vient à point nommé. On n'y trouve pas seulement des réminiscences d'ordre intellectuel, académique et « intimiste » mais aussi et surtout des développements parfois inédits, comme on le verra chemin faisant, en matière d'approches théoriques du texte algérien de langue française. C'est à vrai dire un livre-témoignage en ce sens précis qu'il authentifie des vérités historiques et des événements ayant tressé l'actualité littéraire, politique et idéologique, de l'après-mai 68 jusqu'à la retraite de Charles Bonn en 1999.

Le livre prend la forme d'entretiens longs, presque interminables où Amel Maafa, maître de conférences HDR à l'université de Guelma, a mené en main de maître une passionnante discussion à bâtons rompus avec celui qui, avec sa nomination en 1989 à l'Université de Constantine, allait devenir « l'un des premiers découvreurs » de la littérature algérienne de langue française et plus tard son spécialiste consensuellement indéniable.

L'ouvrage comprend six chapitres rigoureusement équilibrés et une intéressante postface de la non moins célèbre spécialiste des études littéraires maghrébines Naget Khadda. En vérité, et dans l'ensemble, les titres de chapitres semblent être assez bien étudiés pour donner une idée claire sur la teneur des questions-réponses abordées au fil des entretiens et même parfois à en prédire le contenu.

Dans le chapitre 1 intitulé « Avant l'Algérie », Bonn revient sur son premier contact avec cette littérature jusque-là inconnue à travers *Le Polygone étoilé*, ce « grand texte » de Kateb Yacine qui allait être le vrai déclencheur d'une recherche continue, voire interminable menée avec autant de dextérité que de passion et de rigueur. En fait, il est fort étonnant d'apprendre que cette aventure avait commencé par une étrangeté et une vexation surprenantes. Au commencement, pourrait-on dire non sans certitude, fut ce double sentiment ! « Je le lus et fus saisi d'un fort sentiment d'étrangeté ; je sentais confusément que c'était un grand texte et en même temps, je n'y comprenais rien ! Le professeur de français sûr de lui que j'étais en fut profondément vexé ! C'est l'inattendu de cette vexation qui devait décider de toute mon évolution ultérieure de chercheur et d'enseignant » (p. 18).

Parallèlement à cela, Bonn reviendra sur son engagement anticolonialiste lequel avait commencé dès 1961-1962 contre « la Guerre d'Algérie », tout comme, il le fera, en véritable militant de changement, aussi pour les événements de mai 68 auxquels il a pris part avec un grand sentiment d'enthousiasme. Les enseignements tirés de cette époque, ses utopies surtout, ne sont pas en reste puisqu'il y reviendra incessamment, parfois en les décortiquant à la manière d'un historien des idées. Si ses « retours-anamnèses » ne sont pas seulement nostalgiques, il faut convenir au moins qu'ils lui servent de source d'apprentissage pour mieux voir la réalité du monde avec des yeux d'un intellectuel réaliste coupant court avec les utopies et les idées loufoques des années soixante. Pour lui, la plus grande leçon - et qui allait en fait changer beaucoup de choses dans sa vie et dans le cours de sa recherche - était de savoir que « les schémas militants [...], ce discours idéologique [...] ne rendaient pas compte suffisamment de la complexité du réel » et « que tout [était] politique, même la Révolution sexuelle et surtout la littérature » (p. 33).



Quant au titre du chapitre 2, convient-il de le constater, il est fort accrocheur. Jugeons-en par la latence qui le sous-tend : « Les révélations constantinoises ». On s'attendrait

alors à apprendre de nouvelles choses, de nouvelles révélations qui, en fait, ne sont pas aussi nouvelles que cela pour ceux qui en savent quelque chose sur l'Histoire de ces années de folie socialiste, de régime policier et de monolithisme idéologique institué à tous les niveaux . Bonn y raconte certains souvenirs qui l'ont marqué depuis son arrivée à Constantine, surtout entre 1969 et 1977, époque boumediéniste par excellence. Ces réminiscences, soixante-huitardes pour la plupart, ont pour noms respectifs tiers-mondisme, socialisme, liberté de penser et de réfléchir, liberté de conscience, emprisonnement d'intellectuels, etc. Aujourd'hui, toutes ces « choses » ne riment à rien pour quelqu'un qui ne sait pas qu'à l'université de l'époque, il n'y avait- toujours selon Bonn - que des professeurs étrangers, des « coopérants », ou presque. Il racontera son désenchantement face à la rigidité et à l'unicité exagérée du discours idéologique du FLN et des prises de positions politiques qui, cela était patent, cautionnaient un conservatisme ravageur vis-à-vis des libertés fondamentales et l'ouverture sur les valeurs universelles. Ces souvenirs, si déprimants, l'ont tellement choqué, froissé à l'époque. Il citera à ce sujet le cas du poète Jean Sénac (p. 39) hué en plein public à cause de ses penchants homosexuels par des adeptes du FLN ; il n'oubliera pas non plus de citer le cas de ces « étudiants » devenus prisonniers à cause de leurs opinions politiques, de leur idées « réactionnaires » qui pouvaient nuire aux idées « socialistes » d'une Algérie qui commençait à peine à se relever des stigmates d'une colonisation qui a duré 132 ans. Mais l'événement qui allait littéralement le « bouleverser », c'est bel et bien l'interdiction du colloque de Constantine de 1974 quatre jours avant sa tenue. Cette « annulation » in extremis de ladite manifestation était due, selon Bonn, à l'invitation du poète Bachir Hadj-Ali, qui venait juste de sortir de la prison et qui allait, sur sa propre demande, préparer et présider le récital de jeunes poètes de ses étudiants en marge du colloque. Une autre révélation qui donnerait à réfléchir aux historiens de la littérature et la culture algériennes et qui, partant, pourrait faire des remous dans certains cercles universitaires et culturels concerne l'auteur de *L'Élève et la leçon*, poète et écrivain constantinois qui était devenu secrétaire de l'Union des écrivains algériens en 1974. Selon Bonn, Malek Haddad était clairement « un des responsables de la censure au Ministère de l'Information et de la Culture » (p. 59). Ceci le rendait tristement désappointé. C'était la désolation totale ! Haddad était devenu un responsable qui prêtait sans ménagement allégeance au régime policier de Boumediène. Il était devenu un « intellectuel organique » pour reprendre l'expression d'Antonio Gramsci. Pour Bonn, Malek Haddad, « grand écrivain devenu petit censeur, promouvait l'“authenticité” surfaite, pour mieux rejeter comme “inauthentiques”, parce que produits depuis l'étranger, les plus grands textes de la littérature nationale [qui étaient en fait des textes politiques d'après les censeurs dont Haddad ; des textes forts comme ceux de M. Bourboune, de R. Boudjedra, de N. Farès mais aussi ceux de M. Dib], dont le tort était de dénoncer un régime issu d'un coup d'état ». (p. 63) Enfin, à la dernière question posée par Maafa à la fin du chapitre (*Plus de quarante ans après, que reste-t-il des ces six années de Constantine... ?*), il « lâchera » ceci non sans amertume : « je suis profondément déçu par la baisse spectaculaire du niveau actuel de l'enseignement supérieur en Algérie » (p. 63).

Le chapitre 3 est quant à lui consacré aux années 1974-1986. Charles Bonn revient sur ce qu'il appelle son « ubiquité féconde ». Invité par A. Raybaud à Aix-en-Provence suite à l'interdiction du colloque de Constantine, il rencontra A. Roche, A. Léoni, N. Sraïeb, J.-Cl. Vatin et R. Jean. Cette pléiade le motiva d'une manière on ne peut plus spectaculaire

en lui donnant cette grande envie de continuer ses recherches sur une piste ferme et sûre sur les plans épistémologique et méthodologique en particulier. Tout juste après ce saut aixois assez furtif, le Maroc était une autre destination pour lui, mais celle-là différente de celle d'Aix-en-Provence et même d'Algérie, ce pays qu'il « acceptai[t] d'avoir quitté » et « qui reste [malgré tout et] aujourd'hui encore [s]on pays maghrébin de cœur » (p. 68). Bonn se souviendra longuement de sa relation avec Marc Gontard, alors chef de département de français à Fès : Ensemble « en bons anciens combattants de Mai 68 nous étions [...] devenus des inconditionnels des approches structurales, et plus généralement de la description de la littéarité des textes, plutôt que de la critique biographique et thématique » (p. 71). Cette période était vraiment féconde : Bonn put rencontrer tour à tour T. Ben Jelloun, A. Laâbi, M. Loakira, A. Khatibi, M. Dib, N. Farès et R. Boudjedra. Et ensuite, ce fut le retour en France après huit ans passées au Maghreb, un retour difficile à l'université Lyon 3 où il ne connaissait presque personne. Dans ce milieu universitaire considéré par Bonn comme hostile à la littérature maghrébine et ultraconservateur à cause des étudiants d'extrême-droite qui y faisaient la loi, il devait « vite devenir une sorte de mouton noir » (p. 75). Et c'est paradoxalement cette déconvenue lyonnaise, c'est-à-dire sa marginalité vécue à Lyon 3, qui va lui être bénéfique et salvatrice pour ses recherches. En effet, ses nombreux voyages à Aix où il rencontrait particulièrement Anne Roche lui permirent d'« asseoir les bases de ce qui allait être la dynamique essentielles de [s]es recherches ultérieures : la relation entre littéarité et politique, et la revendication de la prise en compte de la complexité du littéraire par rapport au politique » (p. 77). De cette marginalité, il gardera également un exemple qui rend compte de la réalité des poncifs de l'enseignement littéraire à Lyon 3. Le conte pour enfants n'était pas « encore vraiment accepté comme genre littéraire au sens plein du terme ». (p. 79)

Dans ce chapitre, la question de la francophonie est intimement liée à la marginalité dont souffrait depuis son arrivée à Lyon-3. À cette marginalité, Charles Bonn préfère parler de « situation de mouton noir », voire d'ostracisme (p. 90). Sait-on alors que dans cette université française, il y avait un refus catégorique de reconnaître les Francophonies du Sud ? On n'y avait droit de parler que de la Francophonie « présentable », celle du Québec, de la Belgique, de la Suisse romande ou quelques pays de l'Est comme la Roumanie. Un véritable scandale pour Bonn !

Passons présentement au chapitre quatre intitulé « Rencontres d'écrivains ». C'est peut-être le plus attendu, le plus passionnant et le plus utile pour les littéraires qui liront cet ouvrage. Un simple regard de la table des matières nous renseigne sur quatre auteurs qui ont incontestablement constitué le domaine de prédilection des études littéraires menées par Bonn depuis sa découverte du grand texte de Kateb, *Le Polygone étoilé*. Il s'agit de Mohamed Dib, Kateb Yacine, Rachid Boudjedra et Nabile Farès. On comprendra non sans aisance a posteriori qu'il ne s'agira pas seulement pour Bonn que de relations avec des œuvres mais aussi et surtout de relations personnelles avec les créateurs de ces mêmes œuvres. Dans cet esprit, il ne cachera pas son incommensurable vénération pour l'auteur de *La Danse du roi* qui « reste celui dont [il] admire le plus l'œuvre trop peu connue, dont la portée dépasse infiniment la localisation maghrébine qu'une critique parfois paresseuse lui a trop souvent accolée » (p. 97) Des quelques rencontres qu'il a eues avec lui, il gardera fierté, exaltation et volonté d'approfondissement de sa personnalité : « [...] de chacune de ces quelques rencontres je revenais dans une grande

et discrète exaltation, et ce sentiment d'avoir franchi un pas vers un approfondissement, tant de ma propre personne, que de l'exigence de mes lectures de textes » (p. 99). L'écriture de Dib disait un peu ce que ressentait Bonn à l'époque ; à travers elle, il se sentait impliqué par certaines questions existentielles qui la traversaient comme la folie, la « normalité », le rapport de l'amour à la folie, le sens de la fidélité amoureuse, la quête du sens, l'insensé (« le défi de l'in-sensé ») (p. 100), l'impuissance du discours idéologique face à la réalité qui lui échappe, etc. Sur le plan de l'écriture, l'œuvre de Dib « apparaît comme un véritable défi à la critique, tant journalistique qu'universitaire, de la même manière qu'elle est elle-même presque tout entière interrogation quasi-angoissée sur les pouvoirs de la parole face au défi que lui jette constamment le réel, par l'insensé qui le caractérise » (p. 104).

Le deuxième écrivain cité, après Dib, dans le chapitre quatre est Kateb Yacine, cet écrivain auquel Bonn a consacré le plus grand nombre de ses travaux de recherche. Ayant fait le constat que pour la plupart des critiques, *Nedjma* est sans doute « le véritable récit fondateur de cette littérature maghrébine, essentiellement pour la rupture formelle qu'il apporta » (p.104), et tout en remettant en cause ses lectures, anthropologique ensuite idéologique du roman, il en vient à reconnaître : « [...] celle de Kateb [l'œuvre] joua un rôle essentiel dans ma théorisation du littéraire, particulièrement (mais pas seulement) en période de décolonisation. Elle me permit en particulier de réfléchir à la relation entre l'œuvre littéraire et l'Histoire » (p. 111). Et de continuer : « Répercussion dans l'écriture plus que dans la thématique de l'œuvre, d'une situation historique et politique précise. Historicité des espaces remettant en cause les descriptions des fonctions de ceux-ci par l'anthropologie comme par le marxisme-léninisme » (p. 112).

Quant au troisième écrivain évoqué dans ce même entretien, en l'occurrence Rachid Boudjedra, Bonn revient sur certains « tristes souvenirs » pour dire que la relation avec ce dernier n'était pas en odeur de sainteté. Il racontera par exemple l'indignation du romancier constantinois, suite à la publication d'un article en 1977 dans *Présence francophone* dans lequel il soulignait, « pour en montrer l'intérêt littéraire, la parodie de *Nedjma* dans le chapitre 8 de *L'Insolation* : il [Boudjedra] pensait à tort que je le traitais de plagiaire, alors qu'au contraire je soulignais le travail réussi de cette parodie littéraire » (p. 116). En dehors de cette relation « compliquée », il confirmera le rapport consubstantiel de l'écriture de Boudjedra à l'Histoire, « et ce, à plusieurs niveaux qui se complètent les uns les autres : rapport direct à la politique, mais aussi réaction, à la fois d'opposition et de fascination, à la latence de structures patriarcales alliées "aux mouches et à Dieu" pour éviter le progrès ou pour occulter la mémoire » (p. 119). Bonn en veut beaucoup à Boudjedra pour avoir toujours nié la relation intertextuelle de ses textes à Kateb Yacine, une relation qui fait bel et bien la littérarité de son œuvre. Et de conclure, comme pour corroborer la place du procédé intertextuel dans l'écriture de l'auteur de *Printemps* (2014) : « il convient aussi dans cette œuvre proliférante de s'interroger, non seulement sur son travail intertextuel avec l'œuvre d'autres écrivains, européens ou arabes, mais aussi sur son jeu intertextuel interne » (p. 119).

Quid du quatrième écrivain, Nabile Farès, dans ce même chapitre? Tout d'abord, il convient de savoir qu'il était le plus fréquenté des écrivains algériens par Bonn. Pareillement au roman de Kateb *Le Polygone étoile*, *Yahia, pas de chance* allait produire le même effet de découverte ébouriffante un an plus tard. Pour le spécialiste alsacien, « l'œuvre de Nabile Farès est à la fois une des plus novatrices et des plus marginales de

la littérature maghrébine » (p. 124). Il s'agit d'une « écriture de l'essentiel, [...] l'écriture de la marge : celle par exemple de sa non-conformité à des modèles, idéologiques ou littéraires. C'est l'écriture de la migration, le dire errant qui récuse toute localisation par des lectures réductrices » (p. 125). Marginalité et migration de cette écriture, dans cette écriture font de cette dernière un lieu et une condition d'« une fécondité paradoxale ». Dans l'œuvre de Farès, Bonn s'intéressera particulièrement à la spatialité : « j'ai [...] préféré suivre la mouvance des textes, dans l'ordre de leur parution : en servir la pluralité et la spatialité signifiantes plutôt que de les enfermer dans des catégories et des classements préétablis » (p. 127).

Passons à présent au chapitre cinq : « 1986-1999, Paris-13 (Villetaneuse) : Quelle Francophonie ? ». Après Lyon-3, Charles Bonn nous apprendra avoir choisi de travailler avec Jacqueline Arnaud qui dirigeait à Paris-13 le Centre d'études francophones, dans la petite commune de Villetaneuse, en Île-de-France, et ce, pour promouvoir la recherche dans ce domaine. Vérité amère qu'il nous livre cependant sur ce qu'il appelait « la francophonie des banquets », une francophonie « présentable », « non encore exempte de présupposés coloniaux implicites » (p. 133). Beaucoup de péripéties ont ponctué le conservatisme de certains professeurs des universités parisiennes à l'image du « tristement célèbre Jacques Robichez » de la Sorbonne qui empêchait d'une manière systématique tout recrutement ou toute promotion d'enseignants de gauche et qui reprochait à J. Arnaud son militantisme ou mieux sa francophonie militante lors même de sa soutenance de doctorat d'État en 1973, quelques-années après l'effervescence de mai 68 ! Et ce n'est là qu'un exemple ! Pour Bonn, il fallait attendre sa promotion au rang de professeur pour pouvoir faire de ce Centre « le laboratoire de recherches le plus important en France sur les littératures francophones ». Suivit ensuite la création avec Abdallah Mdahri-Alaoui de la Coordination internationale des chercheurs sur les littératures du Maghreb (CICLIM). Le fait le plus poignant et le plus affligeant est peut-être celui du site *Limag* qui est, à vrai dire, plutôt une base de données au service des chercheurs en littérature maghrébine. Bonn avoue non sans tristesse avoir cessé sa mise à jour fin 2015 car il ne pouvait plus travailler seul. Tout le répertoire, toutes les données qu'il insérait régulièrement dans ce site était l'œuvre d'« un seul homme », lui en l'occurrence : « je n'ai jamais réussi à constituer une équipe de collaborateurs suffisante et stable pour m'aider dans ce travail austère ».

Revenant ensuite sur la conception de la francophonie qu'il défendait et défend toujours bec et ongles, et qui a fait des adeptes et des adversaires tant dans la rive Sud que du Nord, il dira sans ambages qu'elle « repose d'abord sur une contestation de cette Francophonie comme ensemble géo-politique et idéologique cohérent, dont Paris serait le centre, à peine concurrencé par Montréal, comme Paris l'avait été aussi de l'empire colonial français » (p. 152). Ce qui le conduira à considérer la francophonie, « telle qu'elle a existé malgré tout comme un espace d'échanges, de rencontres et d'interactions entre cultures différentes qui promeut la diversité, au lieu de l'essentialisme implicite de la conception d'un ensemble géo-politique cohérent que je dénonce » (p. 153). Dans le même sillage, Maafa et Bonn évoqueront le comparatisme littéraire et la littéarité en termes de problématique politique. Au bout du compte, Bonn en arrivera à conclure que « la littéarité cesserait [...] d'être un alibi de rempli sur soi loin de la trivialité du réel, pour retrouver sa fonction de productrice d'un sens pour une réalité qui le cherche encore, parce qu'elle est sous-décrite » (p. 163). Ainsi,

toujours selon Bonn, au lieu de se contenter à en faire le descriptif, le comparatisme donnerait un sens à la rencontre des cultures tout en s'ouvrant sur les sciences humaines et tout en valorisant d'une manière claire la spécificité du littéraire.

Pour ce qui est du sixième et dernier chapitre de cet ouvrage si intéressant et si captivant, il est intitulé ainsi : « Oublier Villetaneuse... ». Une phrase qui en dit long sur la rudesse d'un choc ! Après tant d'années de travail austère et continu « dans le plus important centre de recherches littéraires sur la francophonie » affilié à l'université Paris-13, Bonn a dû réaliser qu'il y était toujours indésirable et que le travail de développement du Centre qu'il opérait indisposait le personnel enseignant qui n'avait pas l'intention de faire de cette institution un lieu de recherche ...mais juste un Centre « délivrant essentiellement le DEUG ». À cela, il faudra ajouter la calomnie lancée contre lui selon laquelle, il serait intervenu au Conseil Scientifique pour empêcher la soutenance d'habilitation d'un « ancien » du Centre qui ...justement méprisait la recherche à Villetaneuse. C'était là la goutte qui avait fait déborder le vase ! Il quitta définitivement Paris-13 à la faveur d'une mutation à Lyon-2, en 1999. Chose curieuse pourtant qui donne une idée assez claire sur l'enseignement de littérature à l'université en France, c'était cette condition du Doyen, alors en exercice, donnée à Bonn de ne pas enseigner la francophonie !!! Se sentant dans une solitude consternante suite à la non coopération des chercheurs maghrébins dans le développement du programme documentaire *Limag* à cause de « la montée de plus en plus inquiétante d'un individualisme bien égoïste » chez eux (p. 200), il dut accepter. Mais « on ne quitte pas si facilement le sérail de la littérature maghrébine », dira tout de même Charles Bonn. Contrairement au Doyen, Bruno Gelas, alors président de Lyon-2, le convoqua pour lui demander « de donner à cette université, par [s]es compétences en francophonie, un peu plus d'ouverture internationale » (p. 173). Deux cours ont été alors créés ensuite pérennisés sur Budget national.

À la question de Maafa (question que je trouve au reste ingénieuse et subtile tout à la fois) sur la différence entre le livre de 2016 (BONN Charles. 2016. *Lectures nouvelles du roman algérien. Essai d'autobiographie intellectuelle*. Paris. Classiques Garnier) et les présents entretiens (entendre le présent ouvrage recensé), le créateur de *Limag* dira tout bonnement que ce dernier survole ses positionnements théoriques pendant plus de 30 ans dans son parcours de chercheur en francophonie et littérature maghrébine sans pour autant les appliquer « à des lectures concrètes de romans algériens » (p. 208) comme c'était le cas de l'ouvrage de 2016. Et de poursuivre : « Il met plutôt mes positionnements théoriques en rapport avec une dimension plus réellement autobiographique. Il a donc aussi la prétention de mettre en rapport [...] la lecture et la vie [surtout en Algérie] où la lecture pour le plaisir est encore moins développée qu'en France » (p. 210). Dans le livre de 2016, il était question de proposer des grilles de lecture de certains textes de la littérature algérienne en fonction de l'évolution des positionnements théoriques opérés dans le temps tandis que ces entretiens actuels vont plus loin, en développant son rapport personnel avec l'Algérie. « Une Algérie qui a fait de moi l'homme que je suis, non pas directement [...] mais en m'amenant face à son altérité active à me construire moi-même en fonction d'elle » (p. 210).

Cependant, avant de terminer le compte-rendu de ces entretiens, j'ai jugé utile de rebondir sur la dernière idée développée par Bonn, celle de « la relation nécessaire entre théorisation littéraire et autobiographie » surtout dans son rapport avec l'Algérie. Je n'ai

pas trouvé mieux que de reprendre à la lettre ce qu'il en pensait : « J'ai dit que, de mon implication profonde dans mes théorisations comme dans ma pratique d'enseignant, je ne concevais plus la théorie sans le support de la biographie, qui lui donne corps. Mais en même temps, j'aurai peut-être tenté de donner à ma biographie, toujours insaisissable, ce support inattendu qu'est la théorie. » (p. 215)

Riche en enseignements de tous ordres, le livre de Charles Bonn et Amel Maafa reste une mine de connaissances incontournable que le chercheur en littérature maghrébine et en francophonie littéraire se doit de consulter. Il n'est pas possible d'imaginer quelqu'un faire des études en littérature maghrébine sans référer à Charles Bonn, d'abord en tant que « lecteur », ensuite en tant que « théoricien » en la matière.

Cet ouvrage est une véritable référence pour les étudiants et les enseignants de littérature maghrébine mais aussi et surtout pour ceux qui s'occupent de comparatisme et d'histoire littéraire ici, en Europe ou ailleurs, là où l'on étudie cette littérature. En un mot, il doit retrouver sa place dans toutes les bibliothèques universitaires algériennes et françaises. Et même dans notre bibliothèque, à la maison.